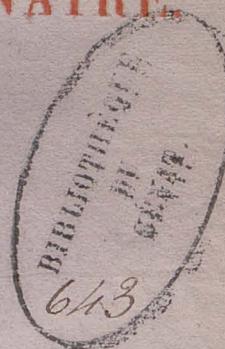


THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



РЕВОЛЮЦИЯ
ЗАГАДКА

ЗАГАДКА
ЗАГАДКА

LE CLUB
DES DAMES,
OU
LES DEUX PARTIS,
COMÉDIE

EN PROSE, EN DEUX ACTES:

AVEC UN DIVERTISSEMENT

Mélé de Chants & de Danses.



A AVIGNON.

M. DCC. LXXXVII.



PERSONNAGES.

LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

LA BARONNE.

MAD. DE MERVAL.

LA VICOMTESSE.

DESCARTES.

LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

LE BARON.

LE COMTE.

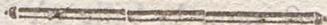
UN VALET.

La Scene est chez la Comteſſe.



É P I T R E A U X D A M E S.

J'A I voulu vous défendre; & l'on m'a fait un crime
De mon projet , de mon espoir :
Mais il me reste votre estime ,
Et le plaisir d'avoir fait mon devoir :
Ne plaignez point le sort d'une telle victime.

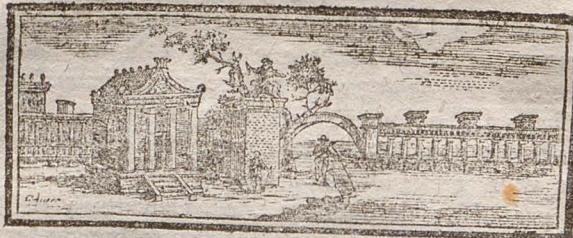


AVANT-PROPOS.

CETTE Piece , reçue , approuvée & apprise avec un assez grand empressement , par les Comédiens Français , devoit être jouée devant un des plus grands Princes de l'Europe : certains esprits craignirent l'effet qu'elle pouvoit produire , & empêcherent qu'elle ne fût jouée. Ici certains esprits ont cru qu'elle ne pouvoit produire aucun effet , & ont empêché qu'elle ne fût entendue. On peut peut-être , comparer cette aventure à celle du Duc de ** , qui fut condamné , dans le même jour , comme suborneur , & comme impuissant.

Mon respect pour la Ville où je suis né , & pour les Corps Académiques qui m'y ont honoré de leur adoption , me fait une loi de sentir le désagrément de rester exposé à la prévention publique. Dans cette position , j'appelle du Parterre au Public. Cependant ne voulant faire acheter à personne le plaisir d'être juste envers moi , ni contraindre personne à accepter un présent , quoique modique , je déclare qu'en même-tems que la Piece , déposée chez le Sr. Roullet , Libraire , sera livrée , *gratis* , aux particuliers connus qui la demanderont , je consens que l'on reçoive l'argent de quiconque voudra la payer.

Le prix en est fixé à 24 f. On prendra le nom des payans.



LE CLUB
DES DAMES,
OU
LES DEUX PARTIS.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'Appartement de la Comtesse.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE à ses Femmes.

Oui, ma toilette : je suis pressée ; j'attends ces Dames ; j'attends aussi le Marquis..... La bonne journée !..... L'établissement d'un Club ; l'arrivée d'un grand Philosophe qu'on croyoit mort.....

A

(2)

(*En riant*) Le plaisir de la vengeance ; le bruit ,
le mouvement , le fracas que tout cela va faire.....
(*Pendant ce monologue la toilette va toujours.*) Ah !
Messieurs les hommes , vous vous séparez de nous !
Vous croyez nous humilier avec votre Club malhonnête....
Nous vous apprendrons.... vous éprouverez qu'il ne
faut pas défier des femmes.... M. Descartes y mettra
bon ordre. Vous le croyez dans l'autre monde ! vous
le reverrez dans celui-ci. Nous l'avons prié , sollicité....
Il revient pour nous préside , pour rendre notre Éta-
bissement supérieur au vôtre.... Et le Marquis ! il vous
vaut tous par sa complaisance. Il m'a été permis de
l'admettre exclusivement.... Il est prévenu ; il sait tout :
je l'attends pour le consulter , pour m'instruire sur
Descartes , dont je ne connois point du tout les ou-
vrages.... Mais il n'arrive point ; je suis impatiente....
J'entends du bruit.... C'est lui.... c'est lui , peut-être....
Ah ! non , c'est le Chevalier.

*Un Laquais annonce le Chevalier , qui entre en
même tems.*

SCENE II.

LE CHEVALIER , LA COMTESSE , SES FEMMES.

LE CHEVALIER.

A La toilette , belle Dame !
LA COMTESSE.

Oui , à la toilette , sans vouloir me parer.

LE CHEVALIER.

Eh ! d'où vient cette réforme ?

LA COMTESSE.

Nous n'avons plus besoin de parure.

LE CHEVALIER.

A votre égard cela est incontestable. La nature en

(3)

vous est si supérieure à l'art..... des charmes si frais ;
un teint si vif.... des yeux si beaux.... (*à demi voix*)
des formes.....

L A C O M T E S S E.

De la galanterie ! un ton de sensibilité !..... Si vous
continuez , je vais vous dénoncer comme faux frere.

L E C H E V A L I E R.

Ce ton luten vous fied à merveille.... A qui donc me
dénoncerez-vous ?

L A C O M T E S S E.

A qui ! à votre Club , à ce Sénat de sages..... Che-
valier , ils ont raison. Pour être vraiment philosophe ,
il ne faut pas vivre avec les femmes. Ce grand caractère
s'affoiblirait avec nous : nos qualités tiennent trop à la
nature : elle ne produit rien qui élève , qui distingue
assez.... Trahir avec audace , être entreprenant , té-
méraire , vouloir dominer , enfin ; voilà ce qui s'ap-
pelle être homme.

L E C H E V A L I E R.

Vous me plaisez , Madame , bien rigoureusement !

LA COMTESSÉ , *faisant enlever la toilette.*

Je n'ai rien dit : mais je vais dire quelque chose.
J'attends grand nombre de Femmes ; car nous for-
mons ici un Club. Comme vous , Messieurs , nous allons
nous réunir , nous suffire..... Vous jugez , à présent ,
que pour des femmes , je n'ai pas besoin de parure !.....
Le desir de vous plaire , Messieurs , occupoit nos mo-
mens : il nous en restera davantage pour l'amitié.
Adieu , Chevalier , je vous conseille de ne plus reve-
nir à ma toilette.

L E C H E V A L I E R , *fouriant froidement.*

Madame la Comtesse ! je suis poli : le congé que
vous me donnez n'altérera pas mon caractère. Je vois
que nos amusemens vous blessent ! je veux les ju-
tifier.

A ij

LA COMTESSE.

Justifier une singularité qui vous confond avec des sauvages !

LE CHEVALIER.

Je crois que je puis l'entreprendre.... Qu'est-ce que c'est qu'une Femme ! Une très-jolie fleur , faite pour la liberté : sa destinée est de se faner , de languir sous la main qui se l'approprie & la constraint. Il n'est donc pas si cruel de respecter son éclat , son indépendance !..... A notre égard , nous osons la comparer à la rose , dans un parterre : elle brille aux yeux des couleurs les plus vives : passez auprès d'elle , elle vous déchire ; cueillez-la , elle vous pique : alors vous vous fâchez ; vous offensez sa beauté par des plaintes ; par des murmures.... N'avons - nous pas raison de vous laisser à vous - mêmes !

LA COMTESSE.

Vraiment , votre gênerosité , à notre égard , est touchante.

LE CHEVALIER.

Je n'ai parlé encore que de la fleur. Si j'expliquois les propriétés de la tige ! Si de cette tige , je faisois tout-à-fait une femme !.... Quelle malignité elle renferme ! Que de rejettons elle engendre , qui s'éparpillent en rivalités ! De-là , les jaloufies , les tourmens , les haines , les ruptures , les machinations artificieuses & cruelles.... Sommes-nous assez fortunés pour obtenir un regard , une préférence ! que d'attente ! que de gêne ! que d'inquiétudes & d'agitation !.... Arrive-t-il , de part ou d'autre , une infidélité ! nouveau sujet de division , justifications feintes , remords prétextes ; des larmes , enfin , qui renouent la chaîne , qu'aujourd'hui nous voulons rompre pour le bonheur de tous.

(5)
LA COMTESSE

Voilà un parterre, une fleur, une femme, traités
avec bien de l'honnêteté.

LE CHEVALIER

J'en conviens : mais c'est pourtant la vérité toute
pure.

LA COMTESSE

Ne vous inspire-t-elle rien de plus ! il me semble que
vous ne devez pas avoir tout dit !

LE CHEVALIER.

Si je ne voulois que m'amuser, je n'aurois pas été
si loin : mais je me justifie ; & quand on est rempli de
l'innocence de ses motifs.... Madame la Comtesse, je
vous respecte beaucoup, mais je me dois quelque chose.

LA COMTESSE.

La dette est plus qu'acquittée ; vous devez être con-
tent de vous..... Je vois que mes reproches ne trou-
bleroient pas votre sécurité ; & vous êtes si singulier
dans cet état d'innocence, que je suis fâchée de voir
interrompre le spectacle que vous me donnez.

La Marquise, la Baronne, Mad. de Merval s'avancent.

Le Chevalier s'incline en les appercevant. La Comtesse leur recommande le silence par un signe qui échappe au Chevalier en se baissant. En même-tems, elle fait une révérence à celui-ci, pour le congédier.

LE CHEVALIER à la Comtesse.

Non, la présence de ces Dames ne me chasse point.
J'ai peut-être à me justifier aussi auprès d'elles. (*Aux
trois Dames.*) Mesdames, si vous pensez comme Ma-
dame la Comtesse, vous devez avoir quelque chose à
me dire..... J'aurai l'honneur de vous répondre.

(*Les Dames ne parlent pas.*)

(*Il continue.*)

Vous ne me croyez pas digne du moindre mot !....

(6)

Je serai plus juste envers vous. Je fais quel sujet vous rasssemble. Rien n'est mieux vu. Vous vous amuserez ; vous disserez..... La philosophie, l'épigramme, les douces protestations de vous aimer toujours.....

(*Les Dames ne parlent pas.*)

(*Il continue.*)

Vous ne me dites rien !..... Vous n'avez rien à me dire !..... Je puis donc me retirer !..... Adieu, Mesdames. Je m'offrois à vos traits ; je m'y serois prêté de bonne grâce..... Vous n'êtes point fâchées..... La bonté, l'indulgence sont une belle chose..... Adieu, Mesdames.

Il sort. Elles éclatent de rire. Il rit aussi aux éclats.

S C E N E I I I.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LA MARQUISE,
Mad. DE MERVAL.

L A B A R O N N E.

A Juger de l'accueil par le congé, je vois que vous l'avez bien reçu ! j'ai compris d'ailleurs le sujet de votre conversation : oui, nous sommes bien de moitié dans ce badinage.

L A C O M T E S S E.

Badinage !..... C'est le plus zélé partisan du Club des hommes. Oh ; nous lui devons bien toutes un peu de haine.

L A M A R Q U I S E.

La dette est agréable à payer.

Mad. D E M E R V A L.

Nous sommes en fonds pour cela.

LA BARONNE.

Parlons d'autres choses. Que ferons-nous dans notre nouvel établissement !

LA COMTESSE.

Vous savez que nous attendons Monsieur Descartes ?

LA BARONNE.

Ah, oui ; je l'oubliois..... Nous raisonnnerons donc ! Cela ne sera-t-il pas bien sérieux !

LA COMTESSE

Nous voulons devenir raisonnables ; c'est une conséquence de notre résolution.

LA MARQUISE

Elle l'oublioit encore. Ces sortes de projets n'entrent pas aisément dans la tête.

Mad. DE MERVAL.

A propos. J'ai vu tantôt notre jeune Veuve..... C'est une enfant. Je ris encore de la maniere humble dont elle m'a parlé pour être des nôtres. Elle ne tardera pas sûrement d'arriver.

LA MARQUISE

Nous ferions d'elle une prosélyte charmante.

LA COMTESSE.

Oui, mais c'est un caractère à former.

LA BARONNE

Et un bon tour à jouer aux hommes, en la munissant de principes contre leur manège ; car ils en raffolent..... Mais la voici.....

LA COMTESSE.

Ecouteons-la ; voyons ses dispositions : l'examen ne doit pas être difficile, car elle est naïve, & sensible.



S C E N E I V.

LA VICOMTESSE, LA COMTESSE, *les autres.*

LA COMTESSE.

MA charmante ! vous faites une démarche bien sérieuse pour votre âge. Abandonnerez-vous tous ces amusemens frivoles..... Ne regretterez-vous point cet essaim d'êtres galans qui tourbillonnent autour de vous !

LA VICOMTESSE.

Je n'y perdrai rien, puisque vous prenez pour vos assemblées, les heures que les hommes donnent à leur Club; & d'ailleurs je suis ce que les autres me font être. J'aime à penser, même à me recueillir.

LA BARONNE.

Mauvais signe. La jeune femme qui aime à se recueillir annonce de la sensibilité, un cœur mécontent d'être oisif, & qui n'attend que l'occasion de se donner.

LA VICOMTESSE.

Je n'en suis point là. Mais aimer me paraît un besoin de la vie, le plus doux emploi du tems.

LA MARQUISE, *brusquement.*

Aimer!..... Connoissez-vous les êtres dont la fausseté a fait tant de victimes..... Pensez-y sérieusement : vous ne verrez point d'hommes ici.

LA VICOMTESSE.

Mais, Madame, vous paroissez me menacer..... Je vous assure que je suis sensible sans être foible; que je n'ai nulle envie d'écouter aucun de ces êtres qui paroissent me rendre des soins.

LA BARONNE.

(9)

LA BARONNE.

Ah ! vous avez donc à vous plaindre de l'un d'eux....., Mais quelque choix que vous ayez fait, ou que vous puissiez faire, dans la suite, croyez que vous aurez toujours à vous en plaindre. Ils se ressemblent tous. Ils sont personnels, à l'excès ; impérieux, bizarres, de la plus inconséquente incertitude ; refléchissant deux heures..... Pour ne rien faire Nous, du moins, si nous faisons, même une sottise, nous avons l'avantage de la faire promptement ; & une action sage, honnête, nous coûte encore moins de réflexion.

LA VICOMTESSÉ.

Vous me paroissez bien extrême, Madame ; c'est l'humeur que vous cause l'exclusion de leurs assemblées qui vous fait parler ainsi.

LA COMTESSÉ

Oui, nous en sommes toutes un peu là.

LA VICOMTESSÉ.

Je vois cependant des hommes occupés à nous plaire par l'esprit ; nous communiquer leurs connaissances ; se fatiguer même par des soins assidus ; nous créer des plaisirs.....

LA BARONNE.

Ce sont là des pièges..... D'ailleurs, s'ils n'étoient pas quelquefois aimables, aurions-nous à nous en plaindre !

LA COMTESSÉ aux Dames.

Il ne faut pourtant pas trop l'intimider.

(à La Vicomteſſé.)

Écoutez, ma petite amie. Notre premier besoin de situation est de connoître profondément les hommes ; ce sont eux qui veulent ; vous l'apprendrez ; les femmes ne peuvent que faire vouloir : jugez de quelle importance il est, pour nous, de connoître leur cœur ;

B

d'analyser leurs penchans ; de pénétrer dans leur ame ; & d'y chercher jusqu'à leurs dégouts même. Cette étude, pénible, humiliante, si vous voulez, mais absolument nécessaire, nous conduit à les dompter, bien plus sûrement que ne font nos charmes, ainsi qu'à les juger, beaucoup mieux qu'ils ne nous apprécient ; & ce sera là le grand objet de nos méditations dans nos assemblées.

Mad. D E M E R V A L.

Au reste, ma chere amie, vous voulez être des nôtres ! nous serons charmées de vivre avec vous. Vous venez de nous entendre !..... Il ne faut pas, d'ailleurs, que nos conventions puissent vous effrayer : nous ne voulons qu'occuper notre esprit, égayer notre solitude, & trouver dans des amusemens raisonnés, le dédommagement des soins que les hommes nous refusent.

L A V I C O M T E S S E.

Votre société me convient déjà beaucoup ; l'exemple fera le reste.

L A C O M T E S S E.

Nous la recevons donc à l'essai !

L A B A R O N N E.

C'est bien dit..... Le rendez-vous n'est-il pas dans une heure !

L A C O M T E S S E.

Dans moitié moins, ne l'oubliez pas. J'attends le Marquis ; j'espére que M. Descartes ne tardera pas à arriver.

L A M A R Q U I S E.

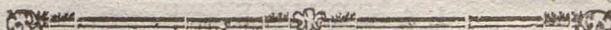
Dans une demi-heure, soit. Nous avons quelques visites à faire ; nous revenons.

(*les Dames se retirent.*)

L A C O M T E S S E *seule un moment.*

Le Marquis ne vient point..... Depuis deux heures

que je l'attends..... Descartes arrivera, & je ne saurai que lui dire. Je ne connois de lui que son nom & sa gloire. Encore faut-il connoître les gens que l'on invite, & que l'on fait venir de si loin..... cela m'impatiente, me désole..... Mais je crois entendre le Marquis..... C'est lui sans doute !..... c'est lui-même.



S C E N E V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

AH ! vous voilà , enfin , Monsieur !

LE MARQUIS.

J'ai des pardons à vous demander ; je le vois ; mais en vérité , je reçois votre billet , & j'accours.

LA COMTESSE.

C'est que vous autres hommes , vous êtes lents , si lents à venir , sur-tout quand on vous appelle. N'y a-t-il pas deux heures que ce billet est parti !.... Vite , très-vite , apprenez moi ce que c'est que le système , & la philosophie de Descartes. Je ne fais rien de lui , Je n'ai rien lu..... Qu'a-t-il fait ! qu'a-t-il écrit ! quelle révolution a-t-il produite !

LE MARQUIS.

Voilà de grandes questions..... Calmez-vous..... Vous vous doutez que nous allons raisonner ! Descartes , homme unique , homme inconcevable , apprit à l'homme à penser naturellement , librement , franchement. Il laissa tout ce qu'il y a de savant dans les livres , pour ne voir que ce qu'il y a d'humain , de vrai , d'aimable dans la nature. Du sein du cahos scholastique ,

Il passa au plus joli système de douceur , d'amour , d'union entre les hommes.

LA COMTESSE.

C'étoit donc un homme sensible ?

LE MARQUIS.

Il l'étoit beaucoup.

LA COMTESSE.

Son idée dut tourner la tête à tout le monde ?

LE MARQUIS.

Presque autant que les tourbillons.

LA COMTESSE.

Ah , les tourbillons ? Expliquez-moi-les bien , afin que je puissé en causer avec lui.

LE MARQUIS.

Vous savez déjà , sans doute , ce que ce mot signifie ?

LA COMTESSE.

Je crois qu'oui. La société , par exemple , est composée de différens tourbillons , qui se tiennent tous , & qui vont & viennent , néanmoins , en sens contraire. Tel esprit regne ici , tel autre là ; tel intérêt pousse l'un vers la hauteur , & tel fait aller l'autre obliquement. Un tourbillon emporte l'autre ; mais tout se retrouve à sa place ; & de tous ces tourbillons il se forme un beau Royaume , qui va son train sous les yeux d'un bon Roi.

LE MARQUIS.

Eh ! voilà une définition presque entiere. Il reste bien peu de chose à ajouter. Le Philosophe avoit reconnu les inclinations de la matière , comme vous celles des hommes. Il trouvoit partout les tourbillons , & l'instabilité ; & rien d'oisif ni de vuide , pas même la tête d'une jolie femme , où il voyoit les idées s'arranger , aller & venir selon la forme des tourbillons.

En effet, ce qu'on regarde en elle comme si condamnable, ce cercle de penchans aimables, de caprices, d'infidélités, dans lequel tourne son printemps, est une image des tourbillons. Tout cela s'emboîte à merveille, & lui fait une félicité, qui la rend chaque jour plus charmante, par tous ces tours & retours de ses goûts & de ses pensées, comme le monde est plus beau, plus riant à la vue, par ses mouvements & ses révolutions.

L A C O M T E S S E.

De sorte que les tourbillons sont, dans l'univers, comme on les voit dans le monde, & comme on les sent dans sa tête?.... Oh, ça, dites-moi, tout bas, pourquoi l'on a rejetté ces tourbillons?

L E M A R Q U I S.

Faites-moi la grâce de me dire, tout haut, pourquoi les enfans qu'un Fermier a mis dans la Finance, font passer leur Pere pour leur Fermier?

L A C O M T E S S E.

J'entends. On veut savoir tout seul ce que l'on doit à autrui?

L E M A R Q U I S.

Précisément. Descartes a bâti le Château - Fort; ses Ecoliers l'ont peint de plusieurs couleurs; & voilà comment on s'est fait gloire de ses découvertes, sous les noms d'attraction, de gravitation, & *cætera*. Remarquez bien qu'en changeant le nom d'une chose, il paroît qu'on la fait changer de nature. Vous, par exemple, quelque nom qu'on vous donne, vous êtes toujours la même femme aimable; mais vous avez cent especes d'atours pour vous montrer. La vérité est de même. Descartes l'a rencontrée, la fait voir.....

L A C O M T E S S E avec vivacité.

Et les femmes de Chambre l'ont parée, depuis,

tantôt d'une robe , tantôt d'une autre. Le monde , qui ne regarde rien en face , la voit passer habillée successivement , de blanc , de noir , de rouge ; & croit que ce sont trois femmes.

LE MARQUIS.

A merveille. Je poursuis. Les derniers Philosophes ont fait comme les Maris jaloux , qui donnent à leurs Femmes , pour aller au Bal , un déguisement de leur choix. Ils ont beau faire ; les Amans ont le secret ; reconnoissent la Femme , & rient du Mari.

LA COMTESSE.

Ah ! vous êtes charmant..... Encore un mot , je vous prie. J'ai entendu parler vaguement de l'Analyse..... Qu'est-ce que c'est , au juste , que l'Analyse !

LE MARQUIS.

Hélas ! Mesdames , c'est vous qui en avez le secret ; c'est de vous que le Philosophe l'apprit.

LA COMTESSE.

Analyser !.... Seroit ce d'abréger ses idées , comme on abrège un Conte en l'analyfant ? Seroit-ce de réduire toutes les idées qui me reviendroient..... par exemple , celle de vous aimer , à une seule , qui fixât ma résolution ?

(Tendrement) LE MARQUIS.

Justement. C'est cela même ; & c'est tout. Oui , réduire ses idées à suivre son penchant ; ou du moins à s'en faire un dont on se promette le bonheur.

LA COMTESSE.

C'étoit un grand service qu'il vouloit rendre.

LE MARQUIS.

Et qu'il rendit en effet. Il réunit les sexes & les idées que l'on avoit séparés ; & il fit tout par sa méthode de chercher le vrai , qui seul est aimable.... quoiqu'il paroisse une grande distance entre les tourbillons , le plein , le vuide , l'analyse & vos sentimens ,

vos affections liantes , vos idées nettes , pures , si douces , si séduisantes , il est pourtant vrai que tout cela se tient ; qu'il n'a trouvé la nature que dans vos cœurs , ses vérités que dans la source de vos heureuses & bienfaisantes inclinations ; & que pour être aussi bon philosophe que lui , c'est une nécessité de vous étudier , de respecter vos droits , & de nous réformer par ces leçons touchantes que nous donnent vos sentiments & vos bontés pour nous.

LA COMTESSE.

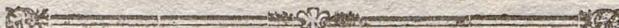
Ah ! que les hommes ont mal connu Descartes !

LE MARQUIS.

Le Chevalier , sur-tout , n'est-ce pas ?

LA COMTESSE.

Oh , c'est un homme bien terrible , bien odieux .



SCENE VI.

LA MARQUISE , LA BARONNE , LA VICOMTESSE , Mad. DE MERVAL , LA COMTESSE , LE MARQUIS .

LA MARQUISE , *vivement.*

C'Est lui ; le voilà qui arrive ; nous avons apperçu sa chaise .

LA COMTESSE.

Qui ?

LA VICOMTESSE.

Monsieur Descartes . Oh , nous l'avons tout de suite reconnu à son habillement .

LA BARONNE.

Il n'est pas vêtu à la mode .

(16)
LA COMTESSE.

Je le crois sans peine..... Marquis , daignez descendre pour le recevoir , pour lui prouver du moins notre empressement.

(*Le Marquis sort.*

Mad. DE MERVAL.

Lui ferons-nous une réception académique ?

LA BARONNE.

Cela ne seroit pas fort gai.

LA VICOMTESSE.

Notre reconnoissance doit s'exprimer avec plus de simplicité.

LA COMTESSE.

Franchement nous lui devons des honneurs. Sans lui les hommes nous prendroient peut - être encore pour des machines.

LA BARONNE.

Ces Messieurs avec leurs Clubs , leurs assemblées infernales , voudroient nous ramener , peut être , au temps qui précéda Descartes.

LA COMTESSE.

Oh , point de courroux : le voici.

(*Les Dames vont au-devant de lui.)*

S C E N E V I I.

DESCARTES , LE MARQUIS , les mêmes.

LE MARQUIS.

Mesdames ! voilà le héros de la philosophie , le bienfaiteur de l'esprit humain , que vos vœux ont appellé , à qui nous devons tout. C'est l'ouvrier qui vient revoir son ouvrage.

LA COMTESSE ,

(17)

LA COMTESSÉ, à Descartes.

Notre reconnaissance, Monsieur, est sans bornes.
Notre sexe vous devoit déjà beaucoup : nous aimons
à contracter une nouvelle dette aujourd'hui.

DESCARTES, dans l'ancien costume.

(Toujours simplement.)

Elle est de mon côté, Mesdames ; & déjà je sens
qu'il me sera difficile de m'acquitter.

(On s'affeit.)

LA MARQUISE.

Nous ne vous recevons pas, Monsieur, avec l'appareil consacré par l'usage. Un discours simple,
un accueil modeste, un aveu de notre embarras, vous
diront mieux combien nous sommes remplies de votre
merite, & flattées de votre retour.

DESCARTES.

Vous m'avez appellé, Mesdames ; & cet honneur
renferme tout pour moi. A l'égard de la simplicité de
votre accueil, il répond à la sensibilité de vos amies,
& au caractère de la mienne.... Mais bannissons,
Mesdames, les choses qui tiennent du compliment ;
éloignons même le ton sérieux.... Je viens de loin,
& i'étois absent depuis long-tems. J'ignore si la France
est bien changée.

LA COMTESSÉ.

Elle l'est beaucoup ; Monsieur : le progrès des sciences est incroyable. Vos ouvrages avoient commencé
ce prodige.

LA BARONNE.

On écrit beaucoup : les brochures pleuvent. A la
maniere Anglaise on a établi des papiers publics, des
journaux. On lit tout ; on comprend tout, & tout
le monde a de l'esprit.

Mad. DE MERVAL.

L'éducation, les talens agréables, les modes sur-
tout, se perfectionnent tous les jours. C

(18)

L A V I C O M T E S S E.

L'esprit même est devenu une mode.... La sensibilité peut n'y avoir pas gagné.

D E S C A R T E S.

Excellent réflexion, Madame, & qui fait penser que vous avez l'un & l'autre.

L A M A R Q U I S E.

Monsieur ! un des grands prodiges qui frappent depuis vingt ans, c'est la révolution arrivée dans la philosophie. Son ton n'est plus grave ; ses formes ne sont plus sérieuses ; elle admet jusqu'à l'élégance de la parure ; & vous jugez que quelquefois ses maximes s'en ressentent ?

D E S C A R T E S.

Je juge que cela doit être assez plaisant.... De sorte qu'à présent plus d'un philosophe ressemble à un petit-maître ?

L A C O M T E S S E.

Oui, Monsieur. Mais en revanche, beaucoup de petits-maîtres rappellent la gravité des anciens philosophes.

D E S C A R T E S.

Cela ne ressemble pas mal aux tourbillons. On ne prévoyoit pas, quand on les reçut si mal, qu'un jour on les justifieroit si bien !

L E M A R Q U I S E.

Oui, Monsieur ; le tems répare bien des choses.

L A C O M T E S S E.

Et l'analyse, Monsieur ! si elle trouva beaucoup de contradicteurs autrefois, je vous assure qu'elle a bien des vengeurs aujourd'hui. On analyse tout : on ne sent, on ne croit, on n'adopte, on ne jouit que par analyse. Cela va jusqu'à la dissection la plus exacte des plus petites idées.

L A M A R Q U I S E.

En revanche encore, on entreprend les plus grandes

choses. Par exemple , on vole dans les airs ; on marche sous les eaux ; on glisse sur leur surface ; on découvre les sources les plus profondes avec l'oreille ; & l'on guérit toutes les maladies avec la main.

DESCARTES.

Avec la main ! voilà un art de guérir tout - à - fait commode.

LA COMTESS E.

Toutes les inventions n'ont pas cette simplicité. Vous vous rappellez , Monsieur , le tems où vous réunites les idées & les sexes , que l'erreur avoit séparés ! Ce tems est loin. Les hommes ont détruit votre ouvrage.

DESCARTES.

Détruit mon ouvrage ! c'était celui de la nature.....
Daignez m'expliquer votre pensée. N'y a-t-il pas un peu de gaieté dans ce que vous me dites !

LA BARONNE.

Non , Monsieur : les hommes nous quittent , se séparent de nous : nous ne les voyons plus.

DESCARTES.

Vous ne les voyez plus !

Mad. DE M E R V A L.

Oui , Monsieur : désertion absolue , abandon total.

DESCARTES.

Vous ne les voyez plus !

LA MARQUISE.

(*En montrant le Marquis.*)

Exactement : plus d'hommes , excepté Monsieur , qui veut bien nous rester fidèle.

LA BARONNE.

Des courses , des chevaux , des paris , des jeux éternels & ruineux..... Ils ont des assemblées , un Club..... Savez-vous ce que c'est qu'un Club , Monsieur !

DESCARTES.

Non , Madame.

(20)

Mad. DE M E R V A L.

Oh , c'est une belle chose , imitée de l'Anglais ;
car tout est Angleterre en France.

DESCARTES.

(Souriant.)

Oh , il vous reste bien quelques traits distinctifs.....
Mais apprenez-moi ce que c'est qu'un Club , je vous
prie.

LA COMTESSE.

Quoi ; Monsieur , rien de plus clair. De grands appartemens , bien meublés , que ces Messieurs louent en corps , où ils s'assemblent , d'où nous sommes exclues , où ils font des repas , de la politique , de la calomnie ; où ils jouent , médisent , se rejouissent de nos foiblesses , de leurs perfidies , de leur superbe indifférence , se fortifient mutuellement dans le grand art de nous tromper.

DESCARTES avec véhémence.

Ah : je fais à-présent ce que c'est qu'un Club. Détestable nouveauté , contre laquelle j'oseraï m'élever. Oui , Mesdames , il ne faut pas laisser triompher l'injustice : j'irai dans ces Clubs ; j'irai y rappeler la nature outragée ; je me souviendrai du tems où les hommes daignoient entendre ma voix.

LA BARONNE.

Non , Monsieur , la raison ne peut plus rien sur eux. Mais nous y mettons bon ordre. Nous formons aussi un Club , sous vos auspices ; vous nous inspirerez , vous nous présiderez.....

LA VICOMTESSE.

Vos leçons seront nos plaisirs. En est-il de plus put que d'apprendre à mériter l'hommage qu'on nous refuse !

DESCARTES à la Vicomtesse.

Toujours des choses senties , Madame. Ne perdez jamais cette douce habitude.

Mad. DE MÉRVAL à *Descartes*.

À notre tour, Monsieur, nous trouverons dans le genre d'esprit qui nous est propre, dans nos ames, dans nos talens réunis, le moyen précieux de nous acquitter, en partie, avec vous; & si ces Messieurs, dans leur babil odieux s'instruisent à nous tromper, en vous écoutant nous apprendrons à nous défendre.

DESCARTES *d'un ton mystérieux.*

— C'est là le grand secret, Mesdames, pour les fixer après les avoir ramenés.

(*On se lève.*)

LA COMTESSE *avec beaucoup d'amérité.*

Regardez-nous, Monsieur, comme des écolières très-dociles..... Mais notre Maître nous permet-il d'avoir encore un moment la liberté des opinions !

DESCARTES.

Il vous permet tout. Parlez, Madame.

LA COMTESSE *plus gracieusement.*

Votre toilette est un peu sérieuse; & nous avons dit que la philosophie égaoit ses formes, tous les jours.

DESCARTES.

Il faudra l'imiter. Je vous consulterai sur ce point.

LA MARQUISE.

L'on porte à-présent des fracs, des chapeaux ronds, des gilets charmans.

DESCARTES.

Eh bien, j'ordonnerai de tout cela. Un frac n'empêche pas d'être heureux; un gilet n'est pas un obstacle au progrès de la raison; un chapeau rond permet très-bien de penser.

LA VICOMTESSE.

Quant à votre coiffure dans nos assemblées, la voilà toute trouvée.

(*Elle lui pose une Couronne de laurier sur la tête.*)

DESCARTES.

Madame..... Mesdames..... Mais je reçois tout; j'ac-

(22)

cepte tout ; je consens à tout. Pour mériter de vous préfider , il faut commencer par vous obéir.

L A C O M T E S S E.

Vous arrivez , & devez être fatigué. Notre empressement ne nous a pas permis de faire cette réflexion plutôt. Daignez passer dans l'appartement qui vous est destiné ici. Nous sortons toutes ensemble , pour vous laisser respirer. La fin du jour sera le moment de la réunion.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

La Décoration est changée. Le Théâtre représente un magnifique Sallon.

S C E N E P R E M I E R E.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, *entrant par des portes opposées.*

LE MARQUIS.

QUE vois-je ! vous, ici, Chevalier ! d'après l'avenue que vous m'avez fait quand je vous ai rencontré, j'aurais parié qu'on ne vous reverroit plus chez la Comtesse, dont vous vous plaignez.

LE CHEVALIER.

J'y viens pour vous, dont je me plains davantage.

LE MARQUIS.

Vous avez des griefs contre moi ! daignez vous expliquer, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Je le dois : les momens sont pressés ; la Comtesse peut revenir. Je vous attendois à sa porte ; j'ai vu sortir son carrosse, & je suis entré..... (*gravement, & d'un ton de reproche*) que faites-vous ici ! à quel dessein y êtes-vous venu ! quel est le but du rendez-vous qu'on vous y a donné !

LE MARQUIS.

Voilà bien des questions... L'amitié les autorise peut-être !

LE CHEVALIER.

Elle exige que vous y répondiez franchement.

LE MARQUIS.

Eh bien, on m'a fait venir pour philosopher, pour expliquer des systèmes.

LE CHEVALIER.

Je sais tout. Les Femmes parlent ; leurs projets agitent leur tête, & pressent leur indiscretion ; on fait leur secret quand on veut, & quand on ne veut pas : je suis donc très-instruit..... Qu'allez-vous faire ! quel rôle allez-vous jouer !

LE MARQUIS.

Aucun. Un rôle ! juste ciel ! le mot seul feroit capable de m'effrayer. Vous connoissez mon éloignement pour l'importance, pour la singularité !..... On m'a fait venir, on m'a confié un projet gai, plaisant, qui peut-être s'évanouira comme un songe.....

LE CHEVALIER.

Ne croyez pas cela : elles l'exécuteront..... A la bonne heure ; qu'elles le suivent, qu'elles s'amusent, qu'elles se dédommagent de la perte de nos soins, des plaisirs que leur ravit notre maniere actuelle d'exister ; c'est le conseil du dépit ; il est devenu leur ressource. Mais que vous approuviez ce petit projet de vengeance ; que vous dirigiez leurs idées, que vous partagiez votre tems entre elles & nous, c'est une foiblesse sans excuse, une infidélité sans exemple.

LE MARQUIS.

Bon Dieu, mon cher, je ne me croyois pas si coupable..... Vous êtes vif, résolu, un peu cruel. Pourquoi voulez-vous que je rougisse d'un moment de com-plaisance !

plaisance ! pourquoi voulez-vous que parce que nous nous amussons entre nous, je me croye défendu de sourire aux amusemens des femmes , d'y contribuer même , quand elles s'adressent à moi !

LE CHEVALIER.

Parce que nos résolutions , nos procédés , notre conduite , doivent avoir le caractère de nos maximes.

LE MARQUIS.

Quoi , lorsque je m'unissois avec des hommes aimables , lorsque je formois cette Société qui devoit égayer nos esprits , rapprocher nos ames , je protestois d'avance , & sans le savoir , contre les sentimens de mon cœur ! je signois donc un traité contre les femmes ?

LE CHEVALIER.

Oui , mon ami , un traité formé , solemnel , un engagement des plus sérieux.

LE MARQUIS.

Je le romps , Monsieur ; j'abjure une erreur funeste ; je brise des liens honteux. Quoi ! j'étois complice d'un outrage , d'une conjuration qui annoncent des êtres qui ne raisonnent plus ! Eh ! que vous a fait un sexe dont les penchans & les bontés font vos devoirs envers lui ! Quel étrange motif vous porte à l'humilier par l'abandon le plus barbare !

LE CHEVALIER.

La raison , l'expérience , la convenance , trois motifs qui réunis , forment un terrible empire contre un autre empire , qui a dû nous revoler à la fin. Nous obéissions , & notre esclavage même étoit perdu. Point de prix réel de nos soins ; des apparences trompeuses ; des bontés fausses ; des caprices inconcevables ; un despotisme odieux , révoltant , toujours renaissant....

LE MARQUIS.

C'en est trop , Chevalier , j'ai vécu , & j'ai appris à juger. J'ai vu toutes ces choses , tous ces abus ,

tous ces excès dont vous vous plaignez : le principe m'a toujours éclairé sur la conséquence. J'ai vu que la sensibilité dans les femmes étoit la source de la moitié de leurs torts , punis aujourd'hui comme des crimes. J'ai vu que les hommes se permettoient beaucoup de choses qui ameneroient , de leur part, beaucoup de plaintes , & beaucoup d'injustices ; j'ai vu enfin qu'après avoir été trop légers , trop ingrats , trop impérieux , ils deviendroient implacables. La révolution est arrivée. Je les plains , & je me sépare , parce que n'ayant pas eu les mêmes torts , je ne puis avoir ni les mêmes besoins , ni les mêmes sentimens.

LE CHEVALIER , *après avoir réséchi.*

Ecoutez , Marquis , vous faites un terrible aveu , & vous prenez un mauvais parti. Je vous aime. Si vous êtes soupçonné , je ne pourrai point vous défendre. Le ridicule prépare bien des regrets.

LE MARQUIS , *avec vivacité.*

La justice assure bien des plaisirs. Vous ne m'effrayez pas. On est toujours résolu quand on est conféquent. Mais n'outrons rien. Je suis sans prévention ; soyez sans préjugé , s'il est possible. Je conçois qu'un peu lassés de cet enchaînement de soins , quelquefois petits , quelquefois gênans , quelquefois mal reconnus , quelquefois trop récompensés , qui assujettissoit la vie des hommes à la prétention des femmes , ils ayent voulu se procurer un peu de liberté : je conçois qu'ils se soient unis pour se distraire , pour retrouver l'usage de cette gaieté , qui s'altère dans toutes les habitudes du monde : les femmes , qui voyent mieux que vous ne croyez peut-être , qui sont capables de prononcer contre elles , en même tems qu'elles abusent de vous , & sur-tout après en avoir abusé ; les femmes , dis-je , conçoivent aussi que vous ayez voulu devenir plus libres. Jouissez donc des plaisirs de votre

établissement ; applaudissez-vous , même , de votre heureuse invention ; mais point de parti violent ; point d'hostilité refléchie , point de sarcasmes , point de convulsions. L'homme extrême est toujours barbare , ou insensé.

LE CHEVALIER.

Excellent , excellent Avocat.... Mauvaise , très-mauvaise cause. Vous avez vécu , dites-vous ! Il n'y paroît pas ; mais je vous crois : on peut marcher long-tems sans faire beaucoup de chemin. Quelques pas de plus vous auroient conduit au séjour de l'expérience : là , vous auriez-vu qu'il est un terme où l'on ne doit plus prendre conseil que de l'ennui ; que les ménagemens sont l'aliment de la foiblesse , & les ressources de la tyrannie ; que quand on est parvenu à raisonner , on ne doit plus croire que soi.... Qu'une discussion trop longue expose à se séparer brouillés.... Je préviens ce malheur en me retirant ; & pour mieux prouver l'amitié , je m'engage à la discrédition.

(*Il veut sortir.*)

LE MARQUIS.

(*à part.*) (*au Chevalier.*)

Quelle tête ?.... Ecoutez-moi ; voici vraisemblablement le dernier entretien que nous aurons ensemble sur ce sujet ; nous étions amis , nous le sommes encore ; je dois vous dire tout ce que je pense , en nous séparant..... Vous aimez une femme charmante , qui va vous connoître ; que l'amour a formée pour des sentimens bien opposés à vos idées ; que vous perdez sans retour , si elle vous connoît une fois , si le bandeau se déchire.

LE CHEVALIER , *embarrassé.*

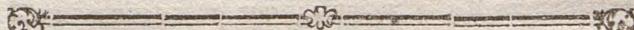
Je ne vous avois pas dit mon secret ; mais vous l'avez deviné.... Eh bien ! (*avec affection.*) Je n'au-

D ij

rai plus de vains devoirs à remplir , de soins pénibles à rendre : je serai libre , & tout à mes amis.

LE MARQUIS.

A vos amis ? L'erreur ne lie que les esprits ; le cœur reste froid dans un délice général..... La Comtesse est d'un prix que rien n'égale ; tout invite à l'aimer ; & l'erreur même qui balance un moment son empire , ne sert qu'à mieux assurer son triomphe. Oui , mon ami , vous aurez des regrets , des remords qui vous précipiteront à ses pieds ; vous ne verrez qu'elle au monde , & vous l'aurez perdue.... Ce mot renferme tout ; pesez-le bien ; je vous laisse y penser ; (la Vicomtesse paroît) & d'autant mieux que j'apperçois l'objet divin dont je parle. (Il sort.)



S C E N E II.

LA VICOMTESSE , LE CHEVALIER.

(à part.) LE CHEVALIER.

C'EST elle en effet. Sa présence me trouble , m'inquiète..... Le Marquis aurait-il raison !..... Diffimulons (haut d'un ton sérieux.) bien mon embarras..... J'allois vous chercher , & je vous rencontre ! le sort ne me sert pas toujours aussi bien.

LA VICOMTESSE du même ton.

Je croyois ces Dames rentrées..... Aviez-vous quelque chose de pressant à me dire !

LE CHEVALIER.

Ch , je suis toujours pressé de vous parler ; mais en ce moment , cela alloit jusqu'à l'impatience..... On dit que vous devenez folle.

LA VICOMTESSE *séchement.*

Cette nouvelle est de hier. On pourroit vous en donner d'autres aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Je vous entendis. Vous étiez folle hier de tenir à un engagement tendre; vous vous croyez raisonnable aujourd'hui en le rompant.

LA VICOMTESSE.

C'est cela même. Mais prenez garde qu'on ne nous devine généralement si bien, que lorsqu'on a tort avec nous.

LE CHEVALIER.

Ah! l'on n'est pas obligé de deviner ce que la conduite explique. Je savois le beau projet de la Comtesse, & votre facilité à l'adopter; je savois que liée avec elle, & avec vingt autres femmes pour former un parti contre nous. je devois être le premier sacrifié.

LA VICOMTESSE.

Eh bien! Monsieur, tout cela est vrai. Aurez-vous l'orgueil, ou la fausseté de vous en plaindre!

LE CHEVALIER,

Non, Madame: je ne me plains jamais. Mais j'interroge encore après qu'on m'a éclairé, lorsque l'on m'intéresse, pour tâcher d'effacer un outrage par un service; pour désabuser un esprit trompé; pour ramener une imagination égarée.

LA VICOMTESSE.

Arrêtez, Monsieur; ne vous arrogez point un droit que vous avez moins que personne. Bannissez une ironie trop offensante; respectez une ame tendre; & ne me faites pas un supplice du souvenir que je puis conserver.....

LE CHEVALIER.

De votre goût pour moi! il étoit bien léger puisque déjà vous en êtes au souvenir. Mais, Madame, pensez-

vous que ce goût , tout léger qu'il étoit , m'avoit valu
de votre part des expressions si tendres , qu'il équivaloit
à l'amour ?

L A V I C O M T E S S E.

Oui , Monsieur , j'y pense très-sérieusement ; & c'est
cette pensée..... bien humiliante pour moi , qui me
détermine au parti que je prends ; c'est cette réflexion
terrible qui me jette dans le parti de la Comtesse , &
de toutes les femmes qui voudront nourrir ma haine
pour vous .

L E C H E V A L I E R.

Cela est bien violent. De la haine , de la colere ,
du mépris même !

L A V I C O M T E S S E.

Oui , Monsieur , du mépris , plus que de la colere .
Il ne vous étonneroit pas , si vous connoissiez le cœur
d'une femme sensible & trompée ; il ne vous surprend-
droit point si vous pouviez rougir de le mériter.....
Vous mépriez les femmes , & vous avez osé feindre
de l'amour pour moi ! vous aviez promis de les con-
fondre toutes dans la même opinion , & vous me juriez
de me rester toujours attaché ; c'étoit donc pour me
jouer toujours , pour m'avilir toujours , pour rire éter-
nellement de moi avec vos lâches amis ! le voile est
déchiré , Monsieur ; cherchez une autre victime ; &
laissez-moi me remplir de l'horreur que vous devez
m'inspirer .

L E C H E V A L I E R.

(à part.) (haut.)

Elle me trouble , me touche , m'afflige..... Ecoutez
moi , Madame , écoutez-moi , je vous en conjure . Les
torts dont vous vous plaignez ne sont pas ceux du cœur ;
la convention en a fait l'amusement de l'esprit ; ils ne
trompent point notre ame ; & elle vous reste attachée

malgré l'illusion qui paroît les suivre. Je supprime les détails pour vous jurer que votre empire n'est balancé par aucune erreur véritable. Quelques torts du côté de votre sexe ; quelques prétentions de notre côté ; un mal-entendu général ; voilà la cause de la mésintelligence universelle..... Que la nôtre cesse en ce moment ; que je puisse même , par un pardon généreux , me sentir obligé à prendre le parti des femmes contre mes amis , plus gais que malins , & plus étourdis qu'injustes. Je vous en conjure du fond de mon cœur.

L A V I C O M T E S S E.

Non , Monsieur , je ne prononcerai pas si légèrement votre grâce. Je fais que vous êtes un des sectateurs les plus ardents , & je veux que la réparation égale l'offense..... Je suis tendre & trop tendre , sans doute ; mais l'amour-propre reste aux femmes les plus sensibles ; & je veux pouvoir m'honorer de vos sentiments en prouvant que j'ai pu vous corriger..... Acceptez-vous ces conditions !

L E C H E V A L I E R.

N'en doutez-pas. Ce moment m'éclaire pour jamais ; vous verrez que je fais sentir une obligation.

(*Descartes paroît.*)

Voici l'homme célèbre que vous avez toutes choisi pour venger & pour guide , je veux que lui-même devienne mon garant auprès de vous.



SCENE III.

DESCARTES, LA VICOMTESSE,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

MONSIEUR, votre retour vers nous sera une époque bien glorieuse, si vous daignez engager Madame, & ses Amies à m'admettre dans la société qu'elles vont former; & à recevoir à leurs pieds tous les coupables comme moi, que j'espére y conduire bientôt.

DESCARTES *ayant fait une toilette.*

Si vous tenez parole, Monsieur, vous mériterez mieux que moi de les présider. Le plus sage des hommes est celui qui détruit les erreurs les plus dangereuses; & quelle erreur est plus funeste que l'oubli des sentiments & des égards que l'on doit au Sexe que vous outragiez!

LE CHEVALIER.

Vous jugerez, Monsieur, de ma sincérité: je vous quitte pour vous la prouver plutôt. *(il sort.)*

SCENE IV.

LA VICOMTESSE, DESCARTES.

DESCARTES.

JE crois qu'il n'aura pas grand peine à me la prouver.

LA VICOMTESSE.

Comment cela!

DESCARTES.

(33)
D E S C A R T E S.

(D'un ton ironique doux.)

Je soupçonne qu'il a un intérêt particulier à remplir
(D'un ton ordin ire.)

son engagement.... Je puis d'ailleurs me vanter d'avoir
(En montrant son gilet, son chapeau, sa canne.) préparé son succès. J'ai voulu reconnaître les jolis présens que vous m'avez faits, Mesdames ; j'ai été dans ce Club fameux. Par modestie je supprimerai l'accueil que ma vieille réputation m'y a procuré ; mais, par justice, je dirai que jamais un triomphe ne coûta moins d'effort à l'esprit : & voilà ce que c'est que de parler pour la beauté.

L A V I C O M T E S S E.

Je vous épargne les complimens, Monsieur ; il faudroit vous louer de votre modestie, encor plus que de votre éloquence.

D E S C A R T E S.

Non, je répète que mon triomphe ne m'a rien coûté. Ah ! j'ai bien éprouvé que je parlois à des hommes jeunes encore ; & que la jeunesse est aussi éloignée du crime, que voisine de l'erreur. L'honnêteté de mes motifs, l'élévation de ma voix ont produit le plus prompt effet. Heureuse jeunesse, âge de l'innocence, malgré les travers, & les passions même, tu nous rappelles les premiers jours de la nature. Oui, c'est l'homme corrompu, l'homme que l'expérience rend fier & cruel, qui nous échappe, & nous combat quand nous voulons l'instruire ou l'attendrir.... (*Les Dames paroissent*). Mais j'apperçois vos Amies; prenons un ton plus gai.



SCENE V.

LA COMTESSE, LES AUTRES DAMES,
LA VICOMTESSE, DESCARTES.

LA COMTESSE.

AH, bon Dieu, Monsieur, nous vous avons fait attendre ! Pardon, pardon mille fois..... Mais je me rassure ; vous étiez avec la Comtesse : l'Auteur de l'Analyse n'a pas dû s'ennuyer avec l'Héroïne du sentiment.

DESCARTES.

Madame a dû trouver du moins que j'analysois fort bien les sentimens d'une belle ame. Vous allez partager les plaisirs de la sienne. Rejouissez-vous Mesdames, vos fiers ennemis sont vaincus.

LA MARQUISE.

Comment, Monsieur !

DESCARTES.

Oui, j'ai lieu de croire que vous allez les voir revenir auprès de vous. J'ai bravé le danger que vous craignez pour moi en les abordant ; j'ai parlé à leur raison, à leur cœur ; & je puis me flatter d'une heureuse révolution.

LA BARONNE.

Ah, j'attends le premier qui m'abordera.

Mad. DE MERVAL.

Oui, je crois que nous devons toutes nous réunir pour les recevoir comme ils le méritent.

LA VICOMTESSÉ.

Mais ils méritent d'être bien recus. Quand on se répent de ses torts, on reprend le charme de l'innocence.

LA BARONNE.

Voyez-vous comme elle prend leur parti ! C'est une foibleſſe ſans exemple.

DESCARTES.

Vous me pardonnerez, Madame, c'est un exemple à suivre : & la foibleſſe, ici, ſeroit de céder au dépit. Indépendamment de ce que l'indulgence marque la ſupériorité, elle convient à votre ſexe, qui eſt né pour plaire, beaucoup plus que pour punir.

LA MARQUISE.

A la bonne heure : qu'ils reviennent donc quand ils voudront ; les recevra bien qui pourra.

LA COMTESSÉ.

Laifſons cela. Les conſeils d'un Maître ſont des loix que des Ecolieres doivent ſuivre.... (*avec fineſſe*). Peut - être en avons-nous dans notre cœur qui ne ſer-vent qu'à les conſirmer !.... Voilà l'heure fixée pour nos premiers exercices. Le Marquis n'eſt pas encore arrivé. Tant pis pour lui ; nous ne l'attendrons pas plus long-tems.... La convention laiſſe à chacune de nous la liberté de ſuivre ſon goût ici. La gaieté ſur-tout nous eſt permife, & nous n'en faurions trop montrer pour témoigner le plaisir que nous cauſe la présence de Monsieur.

DESCARTES.

Il m'eſt doux, Mesdames, de vous inspirer ; vous ne fauriez me récompenser mieux.

LA COMTESSÉ.

Madame de Merval voudra bien chanter un Duo avec la Vicomteſſe ; la Baronne les accompagnera.

E ij

Nous , Mesdames , nous avons là des crayons , des pinceaux , des canevas à remplir.....

L A B A R O N N E .

C'est à merveille : elle a songé à tout.... Après le chant viendra la philosophie ; (à Descartes) Monsieur voudra bien nous initier à ses divins mystères !

Les Dames se placent sur le devant du Théâtre , (en cercle , si l'on veut) après s'être fournies des choses propres à l'occupation qu'elles préfèrent .

L A C O M T E S S E , L A V I C O M T E S S E .

D U O .

Heureux qui peut passer sa vie
Au sein des tranquilles plaisirs ;
Par le tourment des vains désirs
Elle n'est jamais obscurcie .
Si le calme d'un beau matin
Prête des charmes à l'aurore ,
On jouit beaucoup mieux encore
Du doux aspect d'un front serein .



Mineur.

Bannissons la vaine folie
Qui nous abusa trop longtems ;
A la culture des talents
Unissons la philosophie .
Un nouveau jour brille pour nous ,
Il nous dévoile la nature ;
La vie est une nuit obscure
Quand on doit rougir de ses goûts .

(37)
D E S C A R T E S.

Cela est charmant , divin. En vérité , Mesdames ; l'harmonie , pour laquelle j'ai tant écrit , n'étoit pas aussi bien établie dans mes ouvrages , qu'elle est prouvé par vos goûters enchantateurs.

UN DOMESTIQUE apportant une lettre.

(à la Comtesse .)

On apporte à l'instant cette lettre pour Madame.

L A C O M T E S S E .

Une lettre ! je crains qu'elle ne soit du Marquis , qui s'excuse de ne pouvoir pas venir. Le tour feroit affreux.

(Elle lit .)

*Pendant la lecture de la lettre , les Dames se rapprochent
après d'elle pour écouter. Le Théâtre se remplit de
plusieurs personnages , à la tête desquels sont le
Marquis & le Chevalier.*

L A C O M T E S S E lit .

» Pardonnez Mesdames , à des coupables d'oser
» troubler vos plaisirs. L'impatience marche avec le
» repentir , & jamais cette réunion ne fut plus natu-
» relle. Daignez nous ouvrir ce temple , ce sanctuaire
» que nos crimes ont élevé contre nous. Vos reproches ,
» dont nous ne nous croyons pas dignes , seront les
» premiers de vos bienfaits.

LA COMTESSE continue , & pendant le petit dialo-
gue qui suit , les personnages s'approchent .

Eh bien , Mesdames , que vous en semble ! quel
parti prendrons nous ?

Mad. D E M E R V A L ,
La démarche est singulière.

LA MARQUISE.

La démarche est hardie.

LA COMTESSE.

Pas tant. Le repentir n'est interdit à personne.

LA VICOMTESSE avec douceur.

Il faut les recevoir : n'est-ce pas !

LA BARONNE.

Les recevoir ! après tant d'impertinences ! renvoyez, renvoyez.

DESCARTES.

Non pas, Madame, si vous daignez me croire.....
Vous me paroissez difficile à flétrir..... J'ai pardonné
toute ma vie ; & mes chagrins en ont été bien adoucis.

(*Les personnages tombent aux pieds des Dames.*)

LE CHEVALIER à la Vicomtesse.

Ah ! suivez cette douce maxime.

LE BARON à Mad. de Merval.

Oubliez des torts qui vont redoubler vos avantages.

LE COMTE à la Marquise.

Quand le nuage se dissipe, le soleil n'en brille que mieux.

LE MARQUIS qui n'est point à genoux.

Grace, grace Mesdames ; je la demande pour ces Messieurs. Après avoir été leur juge, je deviens leur Avocat, & leur caution.

LE CHEVALIER, à la Vicomtesse.

Vos yeux sont mes premiers garants. Ils lisent dans le fond de mon ame. Mon erreur me confond : ah ! daignez l'oublier à jamais.

LA VICOMTESSE.

Mesdames, je devrois craindre vos plaisanteries ;

mais je crains encore plus d'être injuste. Je crois qu'avec de pareils regrets, on répare bien des torts.

L A B A R O N N E.

Oui, oui, on répare. Cela est fort commode. Vous connoissez bien le caractère des hommes; & notre gloire est en bonne main.

D E S C A R T E S.

Ah! le dépit vous trompe trop long-tems. Suivez les inspirations de Madame. Le premier moyen pour corriger & pour soumettre les hommes, c'est d'avoir un cœur qui ressemble au sien.

(*Les Hommes se levent.*)

L A C O M T E S S E.

Nous pardonnons donc aux coupables..... après avoir suivi les avis de notre Maître, nous lui demanderons des leçons. Nous invitons ces Messieurs à venir les partager avec nous.

L E M A R Q U I S.

Ils n'y manqueront pas, je vous assure: tout se réunit pour les y engager; le repentir, la reconnaissance, l'occasion, le lieu, ce lieu que l'art a si bien décoré, sera la première école du monde.

D E S C A R T E S *gaiement.*

Oui ce sallon charmant est bien propre à réunir les coeurs & les plaisirs. De deux Clubs opposés on verra naître un lycée admirable.

L E C H E V A L I E R *à la Comtesse.*

Permettez, Madame, que les leçons commencent de ce moment, ou que nous manifestions, du moins, le plaisir que nous inspire une réunion si douce. Nous avons amené des Musiciens & des Danseurs, prévoyant que nous aurions le bonheur de vous flétrir: souffrez qu'ils entrent; ils célébreront avec nous, le lieu & le moment où vos charmes s'accrurent par vos bontés.

Il fait un signe. La Troupe s'avance.

C H O U R.

C'est ici que l'amour va fixer son empire ;
 Quel lieu charmant il a choisi !
 Les plaisirs, à l'envi,
 Sauront s'y disputer les douceurs qu'il inspire.
 Un cœur qui soupire
 N'y peut-être heureux à demi.
 C'est ici que l'amour va fixer son empire ;
 Quel lieu charmant il a choisi !

Deux voix d'hommes.

Une honteuse indifférence
 Nous privoit du bonheur d'aimer,
 Pour nous punir de notre offense,
 Ah, reprenez le droit de nous charmer.

Le Chœur.

C'est ici que l'amour va fixer son empire
 Quel lien charmant il a choisi !
 Les plaisirs, à l'envi,
 Sauront s'y disputer les douceurs qu'il inspire.

On danse.

A T R :

La beauté, l'esprit, & les graces
 En voyageant suivoyent les traces
 D'un imposteur, sous les traits du plaisir.
 Il les quitta..... Que vont-ils devenir !
 La raison, toujours secourable,
 Sur leur route daigna s'offrir :

Votre

(41)

Votre malheur n'est point irréparable,
Leur dit-elle , d'un ton aimable ,
C'est en ces lieux qu'habite le plaisir.

On danſe.

AIR chanté par une Femme.

Lorsque l'amour veut animer notre ame ,
Nous trahissons les vœux qu'il fait pour nous ;
Ou nous volons au-devant de ses coups ,
Ou nous bravons sa vive flamme .
Connoissons-mieux le vrai bonheur :
Il est dans la raison comme dans la tendresse :
Craignons un excès de foibleſſe ,
Autant qu'un excès de rigueur .

On danſe.

V A U D E V I L L E.

L'univers est une machine
Où chacun rit à l'umission ;
Sans m'en vanter , je l'examine ,
Et crois que chacun a raison :
Quel jugement ! me dira-t-on ;
Vous préconisez la folie !
Chaque fou n'est qu'un tourbillon ;
Tout est tourbillon dans la vie .



A la Cour , où l'on s'humilie ,
A la Ville , où l'on prend un ton ,
Au Village où l'on mortifie
Le pauvre noble du canton ,
En tous lieux , comme fanfaron ,

F

Comme original , ou copie ,
 On est un nouveau tourbillon ;
 Tout est tourbillon dans la vie.



De la beauté la moins jolie ,
 Un amant célèbre le nom ;
 Ce tribut de la fantaisie
 Fait plaisanter à l'unisson :
 Bons mots , épigrammes , chanson ,
 Dont fort peu l'aimant se soucie :
 C'est l'image d'un tourbillon ;
 Tout est tourbillon dans la vie.



L'un est léger , l'autre est fidèle ,
 L'un est dupe , l'autre fripon ;
 L'un vit & meurt près d'une belle ,
 L'autre s'en va comme un ballon .
 Dans le monde peu d'unisson ;
 Dans l'amour pas plus d'harmonie :
 C'est l'image d'un tourbillon ;
 Tout est tourbillon dans la vie.



De Paris à Philadelphie ,
 Depuis Moscou jusqu'au Japon ,
 C'est une chaîne bien suivie ,
 Et dont tout homme est un chainon .
 Cependant fort peu d'unisson ;
 Chacun a ses goûts , sa manie :

C'est l'image d'un tourbillon;
Tout est tourbillon dans la vie.

LE MARQUIS à *Descartes*.

J'aime fort la philosophie ;
Je la suis par goût, point par ton ;
Et mon bonheur se multiplie
Quand vos écrits sont ma leçon.
Mais on abuse de son nom ;
On se heurte, on se hait, on s'oublie :
C'est l'image d'un tourbillon ;
Tout est tourbillon dans la vie.

LA COMTESSE à *Descartes*.

Quelques projets, quelques chimères,
L'instant de la jeune faison,
Et quelques douceurs paßgeres,
Trompoyent nos cœurs, notre raison :
Vous nous verrez à l'unisson,
Nous livrer à votre génie :
Vous serez notre tourbillon,
Puisqu'il en faut un dans la vie.

LE CHEVALIER à *la Comtesse*.

Un excès de philosophie,
Une retraite hors de faison,
Ne seroient plus qu'une folie
Vos yeux en disent la raison.

Montrant Descartes.

LA VICOUMTESSE acheyant le couplet.
Monsieur nous vanta l'unisson

Et les charmes de l'harmonie ;
Ne formons tous qu'un tourbillon ,
Puisqu'il en faut un dans la vie.

DE SCARDES à tous.

J'avois quitté plaisirs , patrie ;
Le dépit trompoit la raison :
Avec l'oiseau qui , la nuit , crie ,
Je formois un triste unisson .
L'amitié devient ma leçon ,
Je reprends le train de la vie ;
Je ferai votre tourbillon ;
Puisqu'il en faut un dans la vie.

AU PARTERRE.

Quand sous le masque de Thalie ,
(Toujours remplis de sa leçon)
Nous vous consacrons notre vie ,
Notre zèle est à l'unisson .
Nous peignons tantôt la raison ,
Tantôt l'amour , quelquefois la folie :
La scène est notre tourbillon ;
Votre goût est notre génie .

FIN.

